

Maria Gubińska

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne

Synergies Pologne n°4 - 2007 pp. 37-45

**Résumé :** *André Gide qu'André Rouveyre a surnommé "le contemporain capital" fut un témoin de son temps, qui a observé un changement complet des moeurs, des puissances, des différents modes de vie. Il s'intéressa à un grand nombre de domaines : religion, politique, sexualité, mais c'est le style et la littérature qui dominèrent tous les autres. Il s'engagea dans tous les combats; anticolonialisme, communisme, puis dénonciation de Staline, reconnaissance de l'homosexualité, lutte contre les tabous et les étroitesse de l'esprit. L'Afrique était pour lui une terre mystérieuse, promesse d'un bonheur, espoir d'atteindre une harmonie parfaite de ses sens et de son esprit, Apparemment égotiste et narcissique, Gide reconnaît les habitants indigènes de l'Afrique du Nord non pas comme des éléments du paysage, mais des êtres qui souffrent et rêvent. Suivant les anciennes suggestions de Montaigne, il est celui qui prépare le terrain d'un nouvel exotisme; celui de Victor Segalen.*

**Mots clés :** *exotisme, Autre, dialogue*

**Abstract :** *André Gide, considered by André Rouveyre to be a great contemporary of his time, witnessed change of customs, morals, life patterns and colonialist powers. He was interested in many areas of life: religion, politics, sexuality; however it was style and literature that were of superior importance to him. Despite his believing in communism he fought for Stalin's condemnation. Deeply involved in anticolonialism he was against narrow-mindedness and taboos. Africa appeared to him as a mysterious land, a promise of happiness and a hope for achieving a perfect harmony of spirit and senses. Seemingly egotistic and narcissistic he didn't perceived habitants of North Africa as a part of a landscape but as suffering and dreaming individuals. His conception of exotism not only refers to Montaigne but also paves the way for modern understanding of exotism of Victor Segalen.*

**Key Words :** *exotism, voyage, Other, dialog*

André Gide est l'objet de maintes études portant sur le caractère autobiographique de son oeuvre avec son célèbre *Journal* en premier lieu. L'objectif de cette étude n'est pas de répondre à la question de savoir si le livre d'André Gide *Si le grain ne meurt* est une variété de Mémoires comme il les nomme (Gide, 1992 : 280), ou un roman autobiographique (Lubas-

Bartoszyńska, 1993 : 30). Nous considérons après Regina Lubas-Bartoszyńska et Philippe Lejeune que le roman autobiographique (comme celui d'André Gide et non seulement ce roman mais ses autres récits de même que ceux de François Mauriac) est une forme indirecte de pacte autobiographique, un élément de l'espace autobiographique dans lequel s'inscrivent aussi bien le roman que l'autobiographie *stricto sensu* qui se complètent, bien qu'ils se trouvent aux pôles opposés. Selon cette approche, l'autobiographie pousse le lecteur à lire des romans où les parties autobiographiques sont plus vraies (du point de vue des écrivains comme Gide ou Mauriac) parce qu'elles contiennent des fantasmes révélant la vérité psychologique de l'auteur ; Lejeune appelle ce pacte indirecte « fantasmatique » (Lejeune, 2001 : 52-55).

Ces fantasmes, le manque des exactitudes sont nombreux dans le roman gidien ; il suffit de rappeler l'emploi des pseudonymes au lieu des noms vrais (Madeleine Rondeaux qui se cache derrière Emmanuèle dans *Si le grain ne meurt* ou bien derrière Ellis, Marceline, Alissa dans d'autres livres d'André Gide. Derrière M. Richard il faut trouver M. Henry Bauer, les ferventes lectures mystiques avec François de Witt-Guizot dont Gide se souvient dans le roman, sont devenues des séances de lectures avec Lionel dans *Si le grain ne meurt*).

Mais ce sont surtout ses voyages en Afrique qui vont changer la vie de l'artiste et cette problématique se trouve au centre de nos réflexions. Comment ce « je » gidien s'exprime à travers plusieurs voyages africains, dans quelle mesure l'artiste acquiert la plénitude spirituelle et sensuelle, à quoi correspond l'exotisme gidien ; nous voudrions répondre à ces questions.

Dans ses premiers récits africains :

*On gomme [...] les problèmes coloniaux, et plus généralement les réalités quotidiennes, par esthétisme, afin de pouvoir encore, sur les pays visités, continuer de projeter son image, de mirer sa belle âme, à la manière de Narcisse indifférent au flot qui s'écoule. Et si l'on défend l'authenticité des mœurs, des costumes ou des paysages, c'est souvent comme d'un décor qui doit favoriser l'évolution des acteurs.* (Masson, 1983 : 18)

Gide voyage pour retrouver le sens de la vie, pour saisir l'insaisissable, durant ses nombreux séjours il a du mal à admettre que même en Afrique, sur cette terre redonnant l'envie de vivre, la fuite du temps, le fugitif, la mort sont présents. Ce monde marqué par la mort, comme le dit Masson, fait que Michel, héros de *L'Immoraliste*

*se désole de ne plus retrouver, à son retour en Algérie, le secret de la vie, qu'il croyait avoir découvert à la première fois qu'il soit projeté sur des êtres - les jeunes garçons aimés de Michel - ou sur des monuments - les rues de Tunis ou d'Alger -, ce regret est en fait la peur de soi-même, de se sentir vieillir peu à peu ; le secret que Gide épie à tous les coins de rue, c'est en lui qu'il ne trouve pas.* (Masson, 1983 : 18)

Pour bien comprendre l'itinéraire « exotique » de Gide il faut revenir à son enfance, donc à son roman autobiographique *Si le grain ne meurt*.

N'oublions pas que cet ouvrage a été publié en avril 1924 ; tous les événements qui sont décrits sont analysés avec distance, d'ailleurs le narrateur le fait savoir à son lecteur. Cet espace autobiographique embrasse la période de l'enfance de l'artiste jusqu'aux fiançailles avec Emmanuèle (Madeleine Rondeaux) en 1895.

La fiction romanesque, l'acte de se cacher dévoile plus que l'autobiographie pure qui par sa définition même doit viser la vérité qui est parfois difficile. Cette vérité, question majeure de Gide, est plus évidente dans ces ouvrages où l'autobiographie côtoie la fiction qui paradoxalement délivre le moi le plus profond. Il se peut qu'elle soit saisissable en comparant son *Journal* à toute l'oeuvre fictionnelle qui complètent son autobiographie.

Ainsi, ce livre embrasse l'enfance, l'adolescence et le début de l'âge adulte de Gide. Le roman contient deux parties de longueur inégale, mais si la première montre des hauts et des bas de l'enfant, toutes les humiliations et joies, la deuxième révèle un épisode crucial de la biographie gidienne qui a lieu au moment de son premier voyage en Afrique. C'est aussi dans cette partie du livre qu'il définit son acception de l'exotisme ce qui est digne d'intérêt vu que dans *Amyntas* publié en 1906 après son second voyage en Afrique, il ne cache pas son attitude narcissique devant la population autochtone : l'Afrique l'enchanté, mais il n'est pas capable de se détacher de son esthétisme allant jusqu'à négliger l'Autre. Ses rapports avec les indigènes décrits dans cet ouvrage ne sont jamais désintéressés ; chaque fois au moment de la rencontre, l'artiste cherche à assouvir ses désirs. L'édition courante de *Si le grain ne meurt* est publiée en 1926, donc après son voyage au Congo (juillet - mai 26). Son dessein premier : le contact avec une population sauvage, une envie de prendre ses distances, avant de rebondir, le contact avec la forêt primaire et la mentalité primitive (Durosay, 1993 : 44) était son désir profond. Il pensait découvrir des territoires vierges, inconnus depuis longtemps, mais le moment décisif est venu après la rupture avec Madeleine et au moment où elle a brûlé ses lettres. A partir de ce moment, il rompt avec son image idéalisée. Il devient un mort vivant, donc un voyage au Congo et au Tchad, donc dans des pays dangereux correspond à un acte héroïque de l'auteur car à partir de ce moment-là, il pourrait aussi bien recommencer sa vie que sauter dans le vide, dans un monde complètement inconnu. Il veut à tout prix se chercher, il cherche l'autre de moi et cette quête lui permet de trouver l'autre, de se pencher sur sa misère et crier fort contre toutes les injustices de l'exploration coloniale.

Cette longue parenthèse sert à montrer dans quelle mesure Gide change son rapport à l'Autre. *Si le grain ne meurt* présente déjà ce retournement en Afrique du Nord (avant la découverte de l'Afrique centrale) qui devient une seconde patrie de Gide, une terre apprivoisée où il va guérir.

Si la première partie du livre présente le carcan d'un enfant bourgeois, mais aussi ses vacances délicieuses à Rouen, Uzès ou à la Roque-Baignard, la seconde est réservée à l'éruption de joie juvénile de l'auteur au moment de se rendre en Afrique pour la première fois. Il faut rappeler honnêtement que parmi les livres de son enfance dans la bibliothèque richissime de son père, professeur de droit, *Le Livre des Mille et Une Nuits* était l'un de ses livres préférés. Pour son père [...] *la littérature enfantine française ne présentait alors guère que des inepties, et je pense qu'il [son père] eût souffert s'il avait vu entre mes mains tel livre qu'on y mit plus tard, que M<sup>me</sup> de Ségur par exemple - où je pris, je l'avoue, et comme à peu près tous les enfants de ma génération, un plaisir assez vif, mais stupide - un plaisir non plus vif que celui que j'avais pris d'abord à écouter mon père me lire des scènes*

de Molière, des passages d'Odysée, La Farce de Pathelin, les aventures de Sindbad ou celles d'Ali-Baba et quelques bouffonneries de la Comédie italienne [...] (Gide, 1992 : 16)

Il n'est pas étonnant que Gide parte pour l'Afrique ayant déjà une vision orientale de ce continent : sa tête était pleine de fantasmes, rêves, promesses de bonheur. Déjà dans la cabine, il n'arrive pas à maîtriser ses émotions, comme si ce continent invitait à ôter les masques, à abandonner les rigides convenances de l'époque, comme si le soleil était un remède à tous les malheurs aussi bien psychiques que physiques (rappelons que Gide part en Afrique souffrant, sa santé est très fragile) :

*Nous eûmes une traversée, de Marseille à Tunis, à peu près calme. Dans notre cabine l'atmosphère était étouffante, et, la première nuit, je transpirai si abondamment que les draps de la couchette me collaient au corps ; je passai la seconde nuit sur le pont. D'immenses éclairs de chaleur palpitaient au loin dans la direction de l'Afrique. L'Afrique ! Je répétais ce mot mystérieux ; je le gonflais de terreurs, d'attirantes horreurs, d'attente, et mes regards plongeaient éperdument dans la nuit chaude vers une promesse oppressante et tout enveloppée d'éclairs. (Gide, 1992 : 289-290)*

Il faut aussi rappeler que le voyage en Afrique correspond à ses dilemmes moraux ; Gide voudrait vivre selon sa nature, mais il ne sait pas où cette nature peut l'entraîner. Il n'accepte pas de vivre sans règles, mais [...] les revendications de [sa] chair ne savaient se passer de l'assentiment de [son] esprit. [...] Car il ne s'agissait point de ce que réclamait [son] désir, aussi longtemps qu'[il] croyait lui devoir tout refuser. Mais [il] en vient alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes ; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui ; si dans cette lutte où [il] se divisait, [il] devait raisonnablement donner tort à l'autre. [Il] entrevit enfin que ce dualisme discordant pourrait peut-être bien se résoudre en une harmonie. (Gide, 1992 : 285)

A partir de ce moment-là, l'harmonie devient son objectif premier et *la sensible raison de sa vie*. Il souligne que cette soif de beauté et d'espérance ne s'est pas déclenchée d'une façon surprenante ; ce voyage mûrissait longtemps en lui et quand il s'embarque pour l'Algérie en octobre 1893, il peut constater :

*[...] ce n'est point tant vers une terre nouvelle, mais bien vers cela , vers cette toison d'or, que me précipitait mon élan (Gide, 1992 : 285)*

Il y part avec Paul Laurens (fils du peintre Jean-Paul Laurens) son ami et âme soeur qui est un être très sensible, *élevé moralement*, comme le souligne Gide et souffrant, de même que lui, de timidité, de fierté, de pudeur ; de tout cela ils veulent sortir. Il n'est donc pas étonnant qu'ils se décident à voyager en Afrique. Gide constate :

*Ce qui nous dominait surtout, c'était l'horreur du particulier, du bizarre, du morbide, de l'anormal. Et dans les conversations que nous avions avant le départ, nous nous poussions, je me souviens, vers un idéal d'équilibre, de plénitude et de santé. (Gide, 1992 : 287)*

Dans le troisième chapitre du livre, Gide raconte un moment difficile pour lui et pour toute sa famille ; en 1877, il est renvoyé de l'École Alsacienne, rue d'Assas au bout de trois mois pour « mauvaises habitudes » ; son séjour dans cette école et sa vie à cette époque-là est loin de la plénitude et de cette joie si désirée par lui et son compagnon trouver en Afrique. Il avoue :

*[...] je vivais toujours (si l'on peut appeler cela : vivre) dans l'état de demi-sommeil et d'imbécilité que j'ai peint. (Gide, 1992 : 65)*

L'opposition de ces deux citations montre à quel point Gide veut partir ailleurs, où, disons après Baudelaire :

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,*

*Luxe, calme et volupté. (Baudelaire, 1991 : 140)*

Inévitablement, cet « ailleurs » s'inscrit dans une approche exotique, donc dans une relation entre le voyageur et l'objet regardé, entre le décor et le spectateur. Disons après Masson, que Gide est loin de l'exotisme traditionnel ; il ne suit pas le modèle lotien, superficiel, hâtif, où le décor est souvent plus important que l'homme (excepté *Le Roman d'un spahi* qui est à la charnière du roman exotique et colonial). Les êtres humains chez Loti très souvent ressemblent à des figurants dont le rôle de partenaire du dialogue se trouve effacé. Loti les décrit, les admire ou dénigre mais presque jamais n'essaye de les considérer comme partenaires d'un dialogue. Gide est plus proche de la vision de Michel de Montaigne pour qui tout ce qui était différent de ses coutumes était d'autant plus intéressant :

*La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. [...] Quand j'étais ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers. [...] On dit bien vrai qu'un honnête homme, c'est un homme mêlé. [...] je pérégrine très saoul de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai assez laissé au logis) ; je cherche des Grecs plutôt, et des Persans. [...] Et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres (Montaigne, 1967 : III, 9)*

Sur le plan philosophique, ce texte est un rejet de l'ethnocentrisme ; il s'attache à présenter deux manières de voyager opposées. La façon dont Montaigne présente la manière de voyager des Français n'est qu'un jugement négatif ; les Français craignent la différence, ils recherchent des semblables en dehors de leur pays, ils manquent d'esprit d'aventure. La manière de voyager de Montaigne est caractérisée par une attitude générale de curiosité et d'ouverture d'esprit. Montaigne aime goûter la variété, il recherche le dépaysement, donc tout ce qui est différent. *Se jeter aux tables étrangères* souligne la volonté de connaître, de découvrir, de voir autre chose. Son art de voyager conduit à l'acceptation de l'autre.

Selon Masson, le mérite de Gide est d'autant plus grand que certains écrivains coloniaux cherchent à dénigrer des autochtones (Pierre Loti et son *Roman d'un spahi*) en les comparant aux animaux ; des propos immergés dans les stéréotypes

touchent le discours raciste ; il serait intéressant d'analyser le lexique de Loti sous cet angle. L'attitude de Louis Bertrand, ce romancier colonocentriste est encore plus déterminée; dans ses romans les indigènes sont absents et ce non-dit retentit encore plus fort. Mais qu'est-ce qu'on pourrait dire à propos de *La Peste* d'Albert Camus où Oran, cette ville « malade » est complètement privés d'Arabes ; ne sont-ils pas touchés par cette maladie mortelle ? La question reste ouverte.

Gide se met dans le rang de ceux qui ont horreur du racisme et de tout ce qui discrédite une population. De même que Michel de Montaigne, il dit :

*Je ne puis mieux comparer l'exotisme qu'à la reine de Saba qui vint auprès de Salomon « pour lui proposer des énigmes ». Rien à faire à cela : il est des êtres qui s'éprennent de ce qui leur ressemble ; d'autres de ce qui diffère d'eux. Je suis de ces derniers : l'étrange me sollicite , autant que me rebute le coutumier. Disons encore et plus précisément que je suis attiré par ce qui reste de soleil sur les peaux brunes [...] (Gide, 1992 : 305)*

Après avoir annoncé une telle conception de l'exotisme, Gide s'est trouvé parmi les réformateurs de ce compartiment de la littérature (la littérature exotique) comme Victor Segalen pour qui est exotique tout ce qui est différent de lui ; pour Segalen l'exotisme est synonyme d'altérité et en temps il se trouve aux antipodes de l'oeuvre lotienne dont l'exotisme est considéré par Segalen comme « tropicalisme ». Comme le remarque Todorov :

*[pour Segalen] La même philosophie qui lui a appris que vivre, c'est sentir, lui a donné aussi une autre leçon : c'est que la vie même est la valeur supérieure de la vie. [...] Or si la vie est la valeur suprême, et l'exotisme la condition nécessaire à la vie, la conclusion s'impose elle même : rien ne doit contester la suprématie de l'altérité pure, de la différence comme telle. (Todorov, 1992 : 429, 431)*

Le penchant vers l'altérité prend sa source en Gide lui même, il se rappelle facilement ce moment rare où il ne pouvait plus ne pas manifester sa différence par rapport aux autres. Il se sent mal dans sa peau mais au moment de la crise il sent une angoisse inexprimable comme peu après la mort de son père :

*J'avais été en classe ce matin-là. Que s'est-il passé ? Rien, peut-être... Alors pourquoi tout à coup ma décomposai-je et, tomabant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable, la même exactement que lors de la mort de mon petit cousin ? On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément, dans mon coeur [...] je répétais avec désespoir :*

*- Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! (Gide, 1992 : 133)*

Cette angoisse liée à l'obsession de la mort qu'a l'Occidental, trouve ses échos pendant ses plusieurs séjours en Afrique qui s'avèrent cathartiques [nous l'avons déjà mentionné plus haut toutes sortes de déceptions gidiennes liées à ses voyages en Afrique, surtout son permanent regret d'un trésor toujours absent et le sentiment de la fuite du temps ; tout change autour de lui, donc il se sent vieillir peu à peu] (Masson, 1983 : 18) ; ce pays l'enchanter :

*[...] ce pays monotone était pour moi d'inépuisable attrait : ainsi que lui, je me sentais revivre ; et même il me semblait que pour la première fois je vivais, sorti de la vallée de l'ombre de la mort, que je naissais à la vraie vie. Oui, j'entrais dans une existence nouvelle, toute d'accueil et d'abandon. Une légère brume azurée distançait les plans les plus proches, dépondérait, immatérialisait chaque objet. Moi-même, échappé de tout poids, j'avançais à pas lents [...]. J'entendais, je voyais, je respirais, comme je n'avais jamais fait jusqu'alors ; et tandis que sons, parfums, couleurs, profusément en moi s'épousaient, je sentais mon cœur désœuvré, sanglotant de reconnaissance [...]. (Gide, 1992 : 311)*

Cet enchantement devant la terre africaine où tout le charme satisfait son goût peu commun pour l'exceptionnel, correspond parfaitement bien à son sentiment de ne pas être comme les autres. Il y trouve ce qui restait longtemps endormi, inexprimé. En Afrique ces sentiments et désirs latents se réalisent ; Gide vit une sorte d'euphorie qu'il appelle une résurrection. La nature, surtout l'eau comprise comme symbole de régénérescence lui offre des moments extatiques :

*O torrents écumeux ! cascades, lacs glacés, ruisseaux ombragés, sources limpides [...] votre fraîcheur m'attire ; puis, sur le sable blond, le doux repos près du repliement de la vague [...] il me semblait goûter je ne sais quel bienfait chimique ; j'oubliais, avec mes vêtements, tourments, contraintes, sollicitudes, et, tandis que se volatilisait tout vouloir, je laissais les sensations, en moi poreux comme une ruche, secrètement distiller ce miel qui coula dans mes Nourritures (Gide, 1992 : 318)*

L'Afrique est délicieuse, non seulement ses oasis et le vent, mais aussi ses espaces vides, monotones :

*Et nous nous lançons dans le désert avec une enfantine imprévoyance, confiants en notre étoile, certains que tout devait réussir. (Gide, 1992 : 292)*

Elle anéantit l'angoisse grâce à ses multiples attraits, elle permet de s'oublier, elle redonne l'espoir. On est pas loin de Guy de Maupassant et de ses attentes liées au continent africain pendant ses voyages de journaliste. Il écrit :

*Quand on est las, las à pleurer du matin au soir, las à ne plus avoir la force de se lever pour boire un verre d'eau [...]. Il faut partir. (Maupassant, 1991 : 39)*

*Pour Maupassant, comme pour Baudelaire et Gide le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve. (Maupassant, 1991 : 38)*

Comme Gide, Maupassant a horreur de la régularité, du figé, de la répétition. Cette immobilité ne le pousse pas à rêver au contraire, elle s'avère stérile. Sa soif d'espace et d'immensité exige du mouvement.

Ce dégoût du figé s'empare de Gide au moment de son retour en France :

*Plus rien de ce qui m'occupait d'abord ne me paraissait encore important. Comment avais-je pu respirer jusqu'alors dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles, où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort ? (Gide, 1992 : 318)*

La dichotomie simpliste s'impose au lecteur immobilité/mouvement, vie/mort.

Nous avons déjà souligné que l'exotisme gidien est attaché à l'altérité : cela concerne aussi bien le paysage africain que sa population et ses coutumes. Mais c'est surtout l'Autre qui occupe la place principale dans ses ouvrages portant sur ce continent. Gide avoue qu'il est *un être de dialogue* (Gide, 1992 : 380) ; il le dit à propos de la sincérité de ses Mémoires donnée à lire à Roger Martin du Gard. Mais son penchant pour l'altérité correspond très bien à l'absence des propos racistes si répandus à cette époque, de même que à l'estime des qualités des gens rencontrés. Mais nous ne pouvons pas passer sous silence, en nous référant à l'ouvrage de Masson, le fait que son œuvre rejoint des caricatures tendancieuses propres à la propagande colonialiste où on cherche à avilir l'indigène ; à ce moment-là, Gide donne une vision similaire aux images d'Epinal et ce fait est dû soit à l'influence de l'époque soit à sa propre nature qui est attirée par la sensualité qui s'immerge dans le paradis africain sans une réflexion profonde. (Masson, 1983 : 20)

Ce sont surtout les femmes africaines qui sont présentées par Gide selon les stéréotypes les plus simplistes ; elles ont quelque chose de réifié, si elles apparaissent dans son livre, elles sont toujours des prostituées, comme ce groupe des Oulad-Nail qui [...] *se tiennent assises au pied de petits escaliers qui mènent à leurs chambres.* (Gide, 1992 : 304)

Elles sont synonymes de débauche. Comme Gide dissocie l'amour du désir, sa relation avec Mériem était possible car il l'avait supportée grâce à son cynisme et à sa sauvagerie :

*[...] dans ses propos, dans ses manières, rien ne singeait l'amour* (Gide, 1992 : 314)

Et pourtant nous nous rappelons des belles pages consacrées à Emmanuèle (Madeleine Rondeaux). Evidemment au moment des rencontres avec Mériem, Gide imagine serrer dans ses bras Mohammed, un petit musicien [...] *éperdu de lyrisme et de joie [qui] tempêtait sur son tambour de basque. Qu'il était beau ! à demi nu sous ses guenilles, noir et svelte comme un démon, la bouche ouverte, le regard fou...*

*Paul s'était penché vers moi ce soir-là et m'avait dit tout bas :*

*- Si tu crois qu'il ne m'excite plus que Mériem ? [...] il était déjà mien, dès avant que Paul eût parlé [...] (Gide, 1992 : 307, 308)*

Le petit Mohammed n'est qu'un objet de désir, un être pas moins réifié que Mériem ou Ali, son jeune porteur qui se prostitue et donne une joie inouïe à Gide. Nous pouvons seulement admirer la belle silhouette d'Ali ; nous ne savons rien de plus sur lui. Par contre, l'auteur du roman autobiographique décrit ses sentiments et émotions avec précision.

C'est Athman, jeune Arabe au service de Gide et Laurens qui est une exception, garçon de quatorze ans et très fin mérite cette opinion de Gide : *Il m'aida beaucoup à comprendre que si le peuple arabe, artiste pourtant, a produit si peu d'oeuvres d'art, c'est qu'il ne cherche point à thésauriser ses joies.* (Gide, 1992 : 301)

Il est évident que Gide, tellement sensible à autrui se laisse emporter par le climat de l'époque qui était (du point de vue de la colonisation) le temps du

paternalisme et des propos riches en clichés. Son voyage au Congo et au Tchad a changé le caractère de ses relations avec la population africaine, *Si le grain ne meurt* publié bien après ses premiers séjours en Afrique qui le nourrissaient, est le livre où sauf ces quelques poncifs présents dans l'ouvrage, Gide s'ouvre à l'Autre, il s'intéresse non seulement à ceux qui sont leur objet du désir, mais à l'Afrique qui l'a guéri et grâce à laquelle son existence ne lui semblait plus vide.

### Références bibliographiques

Baudelaire, Ch., redakcja i postowie Brzozowski J. 1991. *Kwiaty złe*. Kraków : Wydawnictwo Literackie.

Durosay, D., 1993. « *L'Afrique des mystères et des misères* ». Magazine littéraire, n°306, p.44.

Gide, A. 1992. *Si le grain ne meurt*. Paris : Gallimard, folio.

Lejeune, Ph., redakcja Lubas-Bartoszyńska, R. 2001. *Wariacje na temat pewnego paktu*. O autobiografii. Kraków : Universitas.

Lubas-Bartoszyńska, R. 1993. *Między autobiografią a literaturą*. Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN.

Masson, P. 1983. *André Gide voyage et écriture*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

Maupassant, G. de 1991. *Au Soleil*. In : *Ecrits sur le Maghreb*, Paris : Minerve.

Montaigne, M. de 1967. *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard-Pléiade.

Todorov, Tz. 1992. *Nous et les autres*. Paris : Editions du Seuil.